

avait parfois l'air de dire qu'elle avait été la faire entrer toutes les lettres. On en a fait de semblables en grec, en latin et en français. « Voici, dit le seigneur des Accords, un vers qui m'a échappé involontairement, auquel toutes les lettres de l'alphabet sont contenues :

Lui flamboyant guidait Zéphyre sur ces eaux.

Un Allemand m'avertit, en Avignon, qu'il en avait vu un semblable latin :

Duc, Zéphyre, esturysus curvus cum fatibus lequor.

Vient ensuite les poèmes *lettrisés*, c'est-à-dire ceux dont tous les mots commencent par la même lettre. Le *Pugna porcorum* ou *Combat des porcs*, de Placentius, qui a pris le nom de Publius Porcus, a près de trois cent cinquante vers, où chacun des mots commence par un P. En voici le début :

Prociolis proavis pulchre prognate patrone,  
Pectore prudenti pietateque prædite prisca.

Pierius a bien en une autre patience il a fait un poème de douze cents vers, intitulé : *Christus crucifusus*, et chacun des mots commence par un C.

Currie, Castaldie, Christo comitante, Camena,  
Construatur cunctarum carmine certum  
Confugium collapsorum.

Le seigneur des Accords, qui aimait beaucoup ces vers curieux et excentriques, dit à leur sujet : « Si l'on pourrait ainsi faire sur chaque lettre, mais, avant qu'on en ait fait six de suite, il est permis de boire un coup. » On inventa aussi les vers *léonins*, ainsi nommés de Léon, leur inventeur, qui était un poète du xii<sup>e</sup> siècle. Les vers léonins sont des vers latins qui riment à la fin et au milieu ; l'épithète de saint Edme en est un des exemples les plus souvent cités :

Hic erat Edmundus, anima cum corpore mundus.  
Quem non immundus potuit pevertere mundus.

Bernard Morlaixensis, moine du x<sup>e</sup> siècle, a composé trois livres entiers de vers léonins à

triple rime, dont les deux suivants peuvent servir d'exemple :

Qui regis omnia, pelle tot impia, surgo, perimus ;  
Nos, Deus, apicis, ne sine simplice lunæ simul.

Pour l'honneur du moins, il faut charitablement supposer que ce travail lui avait été imposé comme pénitence. De tout temps, les singularités de tout genre ont tenté les postes médiocres : Fabius Claudius Gordianus Fulgentius a composé un *Traité des âges du monde et de l'homme*, divisé en vingt-trois chapitres, et dans chaque chapitre chaque lettre est omise selon son rang dans l'alphabet. L'ouvrage, dit Ménage, est fort impertinent, soit pour le style, soit pour les pensées, et les notes dont il est accompagné ne valent pas mieux. Pierre de Rica, chanoine de Reims, écrivit, il y a cinq ou six siècles, un *Abrégé de la Bible* en vers élégiaques. Cet *Abrégé* était partagé en vingt-trois sections, et à chacune d'elles il manque une lettre. Les modernes ne sont pas plus que les anciens à l'abri de reproches, et il faut, eux aussi, être tentés par ces sottises. Dans le *Mercur* on peut trouver nombre de semblables productions, par exemple : une *Lettre sans R*, une *Nouvelle tout entière sans A*, *Cinq discours sans R* de l'abbé Casanini. Un poète du xviii<sup>e</sup> siècle a mis la passion de Jésus-Christ en vers monosyllabiques. Le 18 décembre 1816, on a représenté à Paris, sur le théâtre des Variétés, la *Précédans A* ou *Don Félix d'Ornelo*. Enfin, Gomberville, l'un des premiers membres de l'Académie française, avait une si furieuse aversion pour le *car*, qu'il se vanta un jour de ne pas l'avoir employé une seule fois dans ses cinquante volumes du *Polezandre*. Les poésies figurées ont, elle aussi, leur moment de vogue ; Panard et Capelle ont marché sur les traces de Théophraste et de tant d'autres. Le premier s'est amusé à écrire les deux pièces suivantes, l'une figurant un verre, l'autre une bouteille, et qui peuvent passer pour deux chefs-d'œuvre dans ce genre frivole :

Que moon  
Placon  
Me semble bon !  
Sans lui  
L'ennui  
Me nuit,  
Me suit,  
Je sens  
Messans  
Mourants,  
Pesants  
Quand je le tiens  
Dieux, que je suis hien !  
Que son aspect est agréable !  
Que je fais cas de ses divins présents !  
C'est de son sein fécond, c'est de ses heurtés flancs  
Qui coule ce nectar si doux, si délectable,  
Qui rend tous les esprits, tous les cœurs satisfaits.  
Cher objet de mes vœux, tu fais tout ma gloire,  
Tant que mon cœur vitra, de tes charmans bienfaits  
Il saura conserver la fidèle mémoire ;  
Ma muse à te louer se consacre à jamais,  
Tantôt dans un caveau, tantôt sous une treille,  
Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,  
Répétera cent fois cette aimable chanson :  
Régne sans fin, ma charmante bouteille,  
Régne sans cesse, mon flacon.

Changeons de ton ; passons du plaisant au sérieux, suivant le précepte d'Horace, et cette

*O Thie, tate, Tati, tibi, tanta, tyranno, tulisti ;*  
et chez nous les deux suivants qui sont de Voltaire :

Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,  
Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,  
Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,  
Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,

Divin !...  
En vain  
La terre

Voudrait s'envelopper d'une profonde nuit ;  
O céleste fanal, dont le feu toujours luit,  
Éclairer les mortels dans leur pénible route !

Le doute  
S'enfuit ;  
Son ombre  
Moins sombre  
Décroît !  
On croit  
Au signe  
Puissant  
Que signe  
Ton sang.

O Rédempteur du monde !  
Va ! le serpent immonde  
Qui vient enlacer les humains  
Se rompt par tronçons dans tes mains.

Peuples ! accorez tous sous l'arbre trinitaire  
C'est l'arbre du salut, ô peuples de la terre !

Envisageons maintenant la question sous une autre face. Une des idées les plus cu-

riuses, c'est-à-dire ceux où les poètes voulaient faire entrer toutes les lettres. On en a fait de semblables en grec, en latin et en français. « Voici, dit le seigneur des Accords, un vers qui m'a échappé involontairement, auquel toutes les lettres de l'alphabet sont contenues :

Lui flamboyant guidait Zéphyre sur ces eaux.

Un Allemand m'avertit, en Avignon, qu'il en avait vu un semblable latin :

Duc, Zéphyre, esturysus curvus cum fatibus lequor.

Vient ensuite les poèmes *lettrisés*, c'est-à-dire ceux dont tous les mots commencent par la même lettre. Le *Pugna porcorum* ou *Combat des porcs*, de Placentius, qui a pris le nom de Publius Porcus, a près de trois cent cinquante vers, où chacun des mots commence par un P. En voici le début :

Prociolis proavis pulchre prognate patrone,  
Pectore prudenti pietateque prædite prisca.

Pierius a bien en une autre patience il a fait un poème de douze cents vers, intitulé : *Christus crucifusus*, et chacun des mots commence par un C.

Currie, Castaldie, Christo comitante, Camena,  
Construatur cunctarum carmine certum  
Confugium collapsorum.

Le seigneur des Accords, qui aimait beaucoup ces vers curieux et excentriques, dit à leur sujet : « Si l'on pourrait ainsi faire sur chaque lettre, mais, avant qu'on en ait fait six de suite, il est permis de boire un coup. » On inventa aussi les vers *léonins*, ainsi nommés de Léon, leur inventeur, qui était un poète du xii<sup>e</sup> siècle. Les vers léonins sont des vers latins qui riment à la fin et au milieu ; l'épithète de saint Edme en est un des exemples les plus souvent cités :

Hic erat Edmundus, anima cum corpore mundus.  
Quem non immundus potuit pevertere mundus.

Bernard Morlaixensis, moine du x<sup>e</sup> siècle, a composé trois livres entiers de vers léonins à

triple rime, dont les deux suivants peuvent servir d'exemple :

Qui regis omnia, pelle tot impia, surgo, perimus ;  
Nos, Deus, apicis, ne sine simplice lunæ simul.

Pour l'honneur du moins, il faut charitablement supposer que ce travail lui avait été imposé comme pénitence. De tout temps, les singularités de tout genre ont tenté les postes médiocres : Fabius Claudius Gordianus Fulgentius a composé un *Traité des âges du monde et de l'homme*, divisé en vingt-trois chapitres, et dans chaque chapitre chaque lettre est omise selon son rang dans l'alphabet. L'ouvrage, dit Ménage, est fort impertinent, soit pour le style, soit pour les pensées, et les notes dont il est accompagné ne valent pas mieux. Pierre de Rica, chanoine de Reims, écrivit, il y a cinq ou six siècles, un *Abrégé de la Bible* en vers élégiaques. Cet *Abrégé* était partagé en vingt-trois sections, et à chacune d'elles il manque une lettre. Les modernes ne sont pas plus que les anciens à l'abri de reproches, et il faut, eux aussi, être tentés par ces sottises. Dans le *Mercur* on peut trouver nombre de semblables productions, par exemple : une *Lettre sans R*, une *Nouvelle tout entière sans A*, *Cinq discours sans R* de l'abbé Casanini. Un poète du xviii<sup>e</sup> siècle a mis la passion de Jésus-Christ en vers monosyllabiques. Le 18 décembre 1816, on a représenté à Paris, sur le théâtre des Variétés, la *Précédans A* ou *Don Félix d'Ornelo*. Enfin, Gomberville, l'un des premiers membres de l'Académie française, avait une si furieuse aversion pour le *car*, qu'il se vanta un jour de ne pas l'avoir employé une seule fois dans ses cinquante volumes du *Polezandre*. Les poésies figurées ont, elle aussi, leur moment de vogue ; Panard et Capelle ont marché sur les traces de Théophraste et de tant d'autres. Le premier s'est amusé à écrire les deux pièces suivantes, l'une figurant un verre, l'autre une bouteille, et qui peuvent passer pour deux chefs-d'œuvre dans ce genre frivole :

Que moon  
Placon  
Me semble bon !  
Sans lui  
L'ennui  
Me nuit,  
Me suit,  
Je sens  
Messans  
Mourants,  
Pesants  
Quand je le tiens  
Dieux, que je suis hien !  
Que son aspect est agréable !  
Que je fais cas de ses divins présents !  
C'est de son sein fécond, c'est de ses heurtés flancs  
Qui coule ce nectar si doux, si délectable,  
Qui rend tous les esprits, tous les cœurs satisfaits.  
Cher objet de mes vœux, tu fais tout ma gloire,  
Tant que mon cœur vitra, de tes charmans bienfaits  
Il saura conserver la fidèle mémoire ;  
Ma muse à te louer se consacre à jamais,  
Tantôt dans un caveau, tantôt sous une treille,  
Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,  
Répétera cent fois cette aimable chanson :  
Régne sans fin, ma charmante bouteille,  
Régne sans cesse, mon flacon.

Changeons de ton ; passons du plaisant au sérieux, suivant le précepte d'Horace, et cette

*O Thie, tate, Tati, tibi, tanta, tyranno, tulisti ;*  
et chez nous les deux suivants qui sont de Voltaire :

Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,  
Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,  
Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,  
Tu n'en voulais tantôt, tu le fais, tu feras,

Divin !...  
En vain  
La terre

Voudrait s'envelopper d'une profonde nuit ;  
O céleste fanal, dont le feu toujours luit,  
Éclairer les mortels dans leur pénible route !

Le doute  
S'enfuit ;  
Son ombre  
Moins sombre  
Décroît !  
On croit  
Au signe  
Puissant  
Que signe  
Ton sang.

O Rédempteur du monde !  
Va ! le serpent immonde  
Qui vient enlacer les humains  
Se rompt par tronçons dans tes mains.

Peuples ! accorez tous sous l'arbre trinitaire  
C'est l'arbre du salut, ô peuples de la terre !

Envisageons maintenant la question sous une autre face. Une des idées les plus cu-

riuses a été sans doute attribuer à la difficulté de trouver des idées neuves et au désir de se distinguer les idées bizarres et singulières que l'on trouve dans certains livres, surtout dans les commentaires sur la Bible. Des mêmes causes viennent dans le style des singularités grotesques. Une des plus étranges se trouve dans le poème de la *Madriane au désert*, par le carme Pierre de Saint-Louis,

qui vécit cependant à la plus belle époque de Louis XIV. C'est un cours complet de grammaire à propos de confection parfaite. Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait de son temps présent qui ne fut qu'imparfait ; Temps de qui le futur réparera les pertes Par tant d'afflictions et de peines souffertes ; Et le présent est tel, que c'est l'indifférent D'un amour qui s'en va jusqu'à l'infinitif. Puis par un *optatif*, ah ! plût à Dieu, dit-elle, Que je n'eusse jamais été si criminel et etc.

Et le présent est tel, que c'est l'indifférent D'un amour qui s'en va jusqu'à l'infinitif. Puis par un *optatif*, ah ! plût à Dieu, dit-elle, Que je n'eusse jamais été si criminel et etc.

Gardons-nous de confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec ces vers ridicules, d'autres vers où l'auteur a cherché la bizarrerie pour produire un effet poétique. Tel est ce passage de la *Première semaine* de Du Bartas :

La gentille alouette, avec son tire-lire,  
Tire-tire à lire, et tire lire lire.  
Vers la voûte du ciel, puis son vol vers le Dieu  
Vire et désire dire adieu, Dieu, adieu, Dieu !

Si l'on trouve dans l'histoire littéraire bien des singularités de style et d'idées, si l'on y trouve beaucoup d'hommes sans valeur qui ont cherché à habiller à leur mode, en prose et en vers, les pensées des autres, il en est aussi un grand nombre qui, comme le geai se parant des plumes du paon, se sont parés d'ouvrages qu'ils n'avaient pas produits. L'un des faits les plus curieux en ce genre est relatif

à la composition de *l'Histoire philosophique des deux Indes*, qui est toujours donnée sous le nom de l'abbé Raynal. Il est hors de contestation que Diderot en écrivit pres d'un tiers, et que, pour le reste, l'abbé eût beaucoup de collaborateurs. « Le plat auteur du *Stathouderat*, dit Anacharsis Cloots, se fit une superbe queue de paon avec la plume des Pechméja, des Dubreuil, des Diderot, des Naigeon, des d'Holbach, etc., sans compter tous les écrivains qu'il pillait malgré eux. Mon oncle Pan'w, l'auteur des *Recherches sur les Américains*, se frotta les yeux en voyant des pages entières de son ouvrage incorporées, sans l'abique ni guillemets, dans l'ouvrage de l'entrepreneur Raynal. » Il ne faut pas confondre ces fraudes avec des supercheries littéraires comme celle de Chatterton, qui attribuait ses propres poésies à un moine du moyen âge, ou celle de Macpherson et de Vanderboeght, qui retouchaient et modifiaient des œuvres anciennes, en les attribuant aux auteurs primitifs.

Une des parties les plus intéressantes des curiosités littéraires est relative aux critiques et aux appréciations. L'auteur anglais Ackenside a fait un tableau où il apprécie en chiffres les qualités des grands poètes qui avaient existé jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle. Voici ce tableau tel qu'il est donné par M. Ludovic Calanne :

Conception générale	Situations pathétiques.	Mouvement dramatique.	Bonneur d'expression.	Goût.	Coloris.	Vérification.	Morale.	Valeur totale.
Aristote	13	10	15	14	15	16	10	13
Boileau	18	16	12	14	17	14	13	16
Cervantes	17	17	13	17	12	16	—	16
Corneille	15	16	16	16	14	17	—	16
Dante	15	15	16	17	12	15	14	13
Euripide	15	16	14	17	15	14	—	15
Homère	18	17	18	15	16	16	18	17
Horace	12	12	10	16	17	17	16	14
Lycée	14	13	16	17	17	14	16	17
Milton	17	15	15	17	17	18	17	18
Molière	15	17	17	17	15	16	—	16
Pindare	10	10	—	17	17	16	—	17
Pope	16	17	12	17	16	15	17	13
Racine	17	16	15	17	17	18	17	18
Shakspeare	18	18	18	18	17	10	18	18
Sophocle	18	16	15	16	14	—	16	13
Spencer	8	15	10	16	17	17	17	14
Tasse (le)	17	14	14	13	12	13	16	13
Térence	18	18	18	17	14	14	—	16
Virgile	17	10	17	17	18	17	17	16

Cette appréciation est généralement calculée avec goût ; cependant il est facile d'y voir une partialité en faveur des Anglais. Spencer y est mis au-dessus de Racine, de Dante et de Sophocle, sur le même rang que Corneille et Molière. Rien n'est plus rare du reste que les jugements équitables sur les littérateurs étrangers. Nous avons longtemps regardé Shakspeare comme un barbare, et longtemps dédaigné la littérature allemande sans la comprendre. Les Allemands nous l'ont bien rendu ; un de leurs critiques les plus autorisés, Schlegel, a écrit des pages incroyables contre Molière, et a enseigné que notre grand comique n'était bon que dans l'art. Il est vrai que ces populations de l'Allemagne, si graves en apparence, ont toujours recherché dans les Français la bouffonnerie et la gaieté. Celui de nos auteurs contemporains qu'ils ont le plus estimé est M. Paul de Kératry, et sans rien retrancher à celui-ci de ses amusantes qualités, il nous est bien permis de le placer quelques degrés au-dessous des grands poètes et des grands prosateurs du siècle.

Chaque pays a ses préventions, chaque époque a ses préférences de prédilection, chaque homme a ses préférences, souvent inexplicables. Chateaubriand n'a-t-il pas avoué que pendant longtemps il avait mis Corneille au-dessus de tous les poètes ? Corneille ne préférerait-il pas Lucain à Virgile ? et dans ses propres œuvres, *Rodogune* a toutes ses autres tragédies ? Le xviii<sup>e</sup> siècle, en France, n'eût de l'avis ni pour Corneille ni pour Crébillon, ni pour Virgile ni pour Lucain ; il n'eût d'applaudissements que pour Voltaire et ses amis. Voltaire fut tout, et certes il mérita mieux que personne par l'universalité de ses talents cette puissance sur l'opinion ; mais l'admiration la mieux justifiée, lorsqu'elle tourne à l'engouement, éveille inévitablement les traits et les sautres. On ne les épargna pas au dieu du jour.

« Je crois, en Voltaire, disait le *Crédo d'un amateur de théâtre*, je crois en Voltaire, le père tout-puissant, le créateur du théâtre et de la philosophie. Je crois en La Harpe, son fils unique, notre seigneur, qui a été conçu du *Comte d'Essex*, est né de Lékain, a souffert sous M. de Sartes, a été mis à Bicêtre et est descendu au cabanon, le troisième moine est ressuscité d'entre les morts, est monté au théâtre, et s'est assis à la droite de Voltaire, d'où il viendra jurer les vivants et les morts. Je crois à Lékain, à la sainte association des « jûdes », à la confiance du sacré génie de M. d'Argental, à la résurrection des *Séythes*, aux sibilantes illuminations de M. Saint-Lambert, aux profondes inéffables de M. Vestris. Ainsi soit-il.

On fit aussi, avec non moins d'esprit et de malice, le *Decalogue du dieu du goût*, que nous avons déjà rapporté à notre mot *MANÈMENT*.

Un autre, écrit, anonyme comme les précédents, le *Petit riton*, ou *Propphète de l'ant Joachin, faite dans le xii<sup>e</sup> siècle*, ne se borna pas à une satire malicieuse, mais alla contre Voltaire aux dernières limites de la méchanceté et de l'injustice. En voici quelques lignes : « Il y eut un homme qui vonda dominer dans l'empire littéraire. Il sera encensé par des sots, il prêchera l'humanité et ne sera point humain, il prônera la déceance, et il appellera ses adversaires des cuistres et des vermineux. Il écrira des parades de meurs et n'en aura point. Il criera contre les plagiat, et volera tous les auteurs. Il criera à la calomnie, et sera calomnié. Il affichera la philosophie et il n'aura point de philosophie. Il écrira des philosophiques qui ne seront point à lui, des comédies, des opéras qui seront détestés, car ils seront à lui. Il fera des contes fort plaisants, des histoires qui leur ressembleront. Il écrira dans tous les genres, et ne sera le premier dans aucun. Il vaudra être tout son siècle dira qu'il ne fut rien.

La même pièce attaquait aussi Jean-Jacques Rousseau, mais avec plus de ménagement : « On verra paraître en même temps un homme aussi extraordinaire. Il écrira contre les sciences, et il sera savant. Il dénigra la musique française, et fera des opéras. Il pulvérisera la comédie, et en fera une détestable. Il notra les philosophes, et le sera. Il écrira contre les romans, et en fera. Il déclamera contre les femmes, et il épousera une Xanthippe. Son siècle dira qu'il ne lui manquait qu'un tombeau.

Une des critiques les plus curieuses est celle que l'empereur Napoléon fit à la fin du deuxième livre de *l'Enéide*. Nous ne pouvons nous dispenser d'en citer quelques passages : « Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire ; mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. On ne voit rien de pareil dans *l'Iliade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre... Comment croire Ulysse et l'épée des Grecs assés inopés pour s'enfermer dans un cheval de bois, c'est-à-dire se livrer pieds et mains liés à leurs implacables ennemis ? En supposant que ce cheval contint seulement cent guerriers, il devait être d'un poids énorme, et il n'est pas probable qu'il ait pu être mené du bord de la mer sous les murs d'Ilion en un jour, ayant surtout deux milliers à traverser... La destruction de Troie, d'où il viendra jurer les vivants et les morts. Je crois à Lékain, à la sainte association des « jûdes », à la confiance du sacré génie de M. d'Argental, à la résurrection des *Séythes*, aux sibilantes illuminations de M. Saint-Lambert, aux profondes inéffables de M. Vestris. Ainsi soit-il.

cela est absurde. Troie n'a pu être prise, brûlée et détruite en moins de quinze jours de temps. Troie renfermait une armée ; cette armée ne s'est pas sauvée ; elle a donc dû se défendre dans tous les palais... Une tour, dit le sommet s'élevait juste aux cieux, et dont le comble y semblait suspendu, était sans doute de pierre ; on ne voit pas comment Enée, en peu d'instant et avec le secours de quelques milliers de fer, a pu la faire tomber sur la tête des Grecs. Si Homère eût traité la prise de Troie, il ne l'eût pas traitée comme la prise d'un fort, mais il y eût employé le temps nécessaire ; au moins huit jours et huit nuits. Lorsqu'on lit *l'Iliade*, on sent à chaque instant qu'Homère a fait la guerre, et n'a pas, comme le disent les commentateurs, passé sa vie dans les écoles de Chio. Quand on lit *l'Enéide*, on sent que cet ouvrage est fait par un régent de collège qui n'a jamais vu de Troie, et qui a écrit les combats dont il rend compte, à défaut du palais de Priam, est revenu chercher Créuse à Troie, et a trouvé la ville toute soumise, ne rendant plus de combats, entièrement occupée par l'ennemi, toute brûlée, et les magasins déjà fermés. Ce n'est pas ainsi que doit marcher Homère, et ce n'est pas ainsi que marche Homère dans *l'Iliade*. Le journal d'Agamemnon ne serait pas plus exact pour les distances et le temps, et pour la vraisemblance des opérations militaires, que ne l'est ce chef-d'œuvre de l'antiquité jugée ainsi, au seul point de vue de la terre, par le plus grand capitaine du monde ?

Pour compléter cette revue rapide des curiosités littéraires, il faudrait y ajouter les méprises et les bévues des auteurs et des lecteurs, et celle de l'hôtel de Clugny, qui prit pour le nom d'une ville les abréviations *e. bro.* (exemplaire broché), et qui cita l'édition d'un ouvrage imprimé à Ebro, ou bien encore comme celle de cette dame qui, ayant en mains la *Troïade* de l'abbé de La Harpe, lui dit : « J'ai lu votre *Troïade*, c'est charmant ! Mais nous ne pouvons nous hasarder dans cette mine inépuisable. Il nous suffira de renvoyer le lecteur aux différents recueils d'avrus, où fournissent les faits de ce genre. De même, pour tous les détails que nous avons pu seulement indiquer, nous le renvoyons aux mêmes sources et aux articles spéciaux écrits dans ce Dictionnaire.

— B.-arts. La curiosité qui s'attache aux objets d'art s'étend de l'exotisme au patriotisme. Un autre, écrit, anonyme comme les précédents, le *Petit riton*, ou *Propphète de l'ant Joachin, faite dans le xii<sup>e</sup> siècle*, ne se borna pas à une satire malicieuse, mais alla contre Voltaire aux dernières limites de la méchanceté et de l'injustice. En voici quelques lignes : « Il y eut un homme qui vonda dominer dans l'empire littéraire. Il sera encensé par des sots, il prêchera l'humanité et ne sera point humain, il prônera la déceance, et il appellera ses adversaires des cuistres et des vermineux. Il écrira des parades de meurs et n'en aura point. Il criera contre les plagiat, et volera tous les auteurs. Il criera à la calomnie, et sera calomnié. Il affichera la philosophie et il n'aura point de philosophie. Il écrira des philosophiques qui ne seront point à lui, des comédies, des opéras qui seront détestés, car ils seront à lui. Il fera des contes fort plaisants, des histoires qui leur ressembleront. Il écrira dans tous les genres, et ne sera le premier dans aucun. Il vaudra être tout son siècle dira qu'il ne fut rien.

La même pièce attaquait aussi Jean-Jacques Rousseau, mais avec plus de ménagement : « On verra paraître en même temps un homme aussi extraordinaire. Il écrira contre les sciences, et il sera savant. Il dénigra la musique française, et fera des opéras. Il pulvérisera la comédie, et en fera une détestable. Il notra les philosophes, et le sera. Il écrira contre les romans, et en fera. Il déclamera contre les femmes, et il épousera une Xanthippe. Son siècle dira qu'il ne lui manquait qu'un tombeau.

Une des critiques les plus curieuses est celle que l'empereur Napoléon fit à la fin du deuxième livre de *l'Enéide*. Nous ne pouvons nous dispenser d'en citer quelques passages : « Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire ; mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. On ne voit rien de pareil dans *l'Iliade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre... Comment croire Ulysse et l'épée des Grecs assés inopés pour s'enfermer dans un cheval de bois, c'est-à-dire se livrer pieds et mains liés à leurs implacables ennemis ? En supposant que ce cheval contint seulement cent guerriers, il devait être d'un poids énorme, et il n'est pas probable qu'il ait pu être mené du bord de la mer sous les murs d'Ilion en un jour, ayant surtout deux milliers à traverser... La destruction de Troie, d'où il viendra jurer les vivants et les morts. Je crois à Lékain, à la sainte association des « jûdes », à la confiance du sacré génie de M. d'Argental, à la résurrection des *Séythes*, aux sibilantes illuminations de M. Saint-Lambert, aux profondes inéffables de M. Vestris. Ainsi soit-il.

On fit aussi, avec non moins d'esprit et de malice, le *Decalogue du dieu du goût*, que nous avons déjà rapporté à notre mot *MANÈMENT*.

Un autre, écrit, anonyme comme les précédents, le *Petit riton*, ou *Propphète de l'ant Joachin, faite dans le xii<sup>e</sup> siècle*, ne se borna pas à une satire malicieuse, mais alla contre Voltaire aux dernières limites de la méchanceté et de l'injustice. En voici quelques lignes : « Il y eut un homme qui vonda dominer dans l'empire littéraire. Il sera encensé par des sots, il prêchera l'humanité et ne sera point humain, il prônera la déceance, et il appellera ses adversaires des cuistres et des vermineux. Il écrira des parades de meurs et n'en aura point. Il criera contre les plagiat, et volera tous les auteurs. Il criera à la calomnie, et sera calomnié. Il affichera la philosophie et il n'aura point de philosophie. Il écrira des philosophiques qui ne seront point à lui, des comédies, des opéras qui seront détestés, car ils seront à lui. Il fera des contes fort plaisants, des histoires qui leur ressembleront. Il écrira dans tous les genres, et ne sera le premier dans aucun. Il vaudra être tout son siècle dira qu'il ne fut rien.

La même pièce attaquait aussi Jean-Jacques Rousseau, mais avec plus de ménagement : « On verra paraître en même temps un homme aussi extraordinaire. Il écrira contre les sciences, et il sera savant. Il dénigra la musique française, et fera des opéras. Il pulvérisera la comédie, et en fera une détestable. Il notra les philosophes, et le sera. Il écrira contre les romans, et en fera. Il déclamera contre les femmes, et il épousera une Xanthippe. Son siècle dira qu'il ne lui manquait qu'un tombeau.

Une des critiques les plus curieuses est celle que l'empereur Napoléon fit à la fin du deuxième livre de *l'Enéide*. Nous ne pouvons nous dispenser d'en citer quelques passages : « Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire ; mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. On ne voit rien de pareil dans *l'Iliade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre... Comment croire Ulysse et l'épée des Grecs assés inopés pour s'enfermer dans un cheval de bois, c'est-à-dire se livrer pieds et mains liés à leurs implacables ennemis ? En supposant que ce cheval contint seulement cent guerriers, il devait être d'un poids énorme, et il n'est pas probable qu'il ait pu être mené du bord de la mer sous les murs d'Ilion en un jour, ayant surtout deux milliers à traverser... La destruction de Troie, d'où il viendra jurer les vivants et les morts. Je crois à Lékain, à la sainte association des « jûdes », à la confiance du sacré génie de M. d'Argental, à la résurrection des *Séythes*, aux sibilantes illuminations de M. Saint-Lambert, aux profondes inéffables de M. Vestris. Ainsi soit-il.

On fit aussi, avec non moins d'esprit et de malice, le *Decalogue du dieu du goût*, que nous avons déjà rapporté à notre mot *MANÈMENT*.

Un autre, écrit, anonyme comme les précédents, le *Petit riton*, ou *Propphète de l'ant Joachin, faite dans le xii<sup>e</sup> siècle*, ne se borna pas à une satire malicieuse, mais alla contre Voltaire aux dernières limites de la méchanceté et de l'injustice. En voici quelques lignes : « Il y eut un homme qui vonda dominer dans l'empire littéraire. Il sera encensé par des sots, il prêchera l'humanité et ne sera point humain, il prônera la déceance, et il appellera ses adversaires des cuistres et des vermineux. Il écrira des parades de meurs et n'en aura point. Il criera contre les plagiat, et volera tous les auteurs. Il criera à la calomnie, et sera calomnié. Il affichera la philosophie et il n'aura point de philosophie. Il écrira des philosophiques qui ne seront point à lui, des comédies, des opéras qui seront détestés, car ils seront à lui. Il fera des contes fort plaisants, des histoires qui leur ressembleront. Il écrira dans tous les genres, et ne sera le premier dans aucun. Il vaudra être tout son siècle dira qu'il ne fut rien.

La même pièce attaquait aussi Jean-Jacques Rousseau, mais avec plus de ménagement : « On verra paraître en même temps un homme aussi extraordinaire. Il écrira contre les sciences, et il sera savant. Il dénigra la musique française, et fera des opéras. Il pulvérisera la comédie, et en fera une détestable. Il notra les philosophes, et le sera. Il écrira contre les romans, et en fera. Il déclamera contre les femmes, et il épousera une Xanthippe. Son siècle dira qu'il ne lui manquait qu'un tombeau.

Une des critiques les plus curieuses est celle que l'empereur Napoléon fit à la fin du deuxième livre de *l'Enéide*. Nous ne pouvons nous dispenser d'en citer quelques passages : « Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire ; mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. On ne voit rien de pareil dans *l'Iliade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre... Comment croire Ulysse et l'épée des Grecs assés inopés pour s'enfermer dans un cheval de bois, c'est-à-dire se livrer pieds et mains liés à leurs implacables ennemis ? En supposant que ce cheval contint seulement cent guerriers, il devait être d'un poids énorme, et il n'est pas probable qu'il ait pu être mené du bord de la mer sous les murs d'Ilion en un jour, ayant surtout deux milliers à traverser... La destruction de Troie, d'où il viendra jurer les vivants et les morts. Je crois à Lékain, à la sainte association des « jûdes », à la confiance du sacré génie de M. d'Argental, à la résurrection des *Séythes*, aux sibilantes illuminations de M. Saint-Lambert, aux profondes inéffables de M. Vestris. Ainsi soit-il.

On fit aussi, avec non moins d'esprit et de malice, le *Decalogue du dieu du goût*, que nous avons déjà rapporté à notre mot *MANÈMENT*.

Un autre, écrit, anonyme comme les précédents, le *Petit riton*, ou *Propphète de l'ant Joachin, faite dans le xii<sup>e</sup> siècle*, ne se borna pas à une satire malicieuse, mais alla contre Voltaire aux dernières limites de la méchanceté et de l'injustice. En voici quelques lignes : « Il y eut un homme qui vonda dominer dans l'empire littéraire. Il sera encensé par des sots, il prêchera l'humanité et ne sera point humain, il prônera la déceance, et il appellera ses adversaires des cuistres et des vermineux. Il écrira des parades de meurs et n'en aura point. Il criera contre les plagiat, et volera tous les auteurs. Il criera à la calomnie, et sera calomnié. Il affichera la philosophie et il n'aura point de philosophie. Il écrira des philosophiques qui ne seront point à lui, des comédies, des opéras qui seront détestés, car ils seront à lui. Il fera des contes fort plaisants, des histoires qui leur ressembleront. Il écrira dans tous les genres, et ne sera le premier dans aucun. Il vaudra être tout son siècle dira qu'il ne fut rien.

La même pièce attaquait aussi Jean-Jacques Rousseau, mais avec plus de ménagement : « On verra paraître en même temps un homme aussi extraordinaire. Il écrira contre les sciences, et il sera savant. Il dénigra la musique française, et fera des opéras. Il pulvérisera la comédie, et en fera une détestable. Il notra les philosophes, et le sera. Il écrira contre les romans, et en fera. Il déclamera contre les femmes, et il épousera une Xanthippe.



défini l'adultère : la curiosité des plaisirs d'autrui. Lorsque cet opuscule tomba entre les mains d'Aulu-Gelle, il écrivit dans ses Nuits Attiques : « Je ne sais qui est ce Plutarque (Néscio quis Plutarqueus). » L'auteur des Vies était peut-être un téméraire d'antiquités, le mot d'Aulu-Gelle prouve que Plutarque ne jouissait pas de son temps d'une grande renommée.

**Curiosités judiciaires, historiques, anecdotes,** recueillies et mises en ordre par le docteur Barnabé Warée (Paris, 1858, 1 vol. in-18). Cet ouvrage n'est, à vrai dire, qu'une compilation, mais cette compilation est l'œuvre d'un savant bibliophile. M. Warée avait commencé une série de publications intéressantes. C'étaient, rangés dans un ordre logique, et suivant des plans ingénieux, des extraits des meilleurs écrivains. Anecdotes, critiques, renseignements curieux, tout avait été soigneusement recueilli, classé, annoté. Déjà un premier volume, un faible fragment de ce trésor, avait paru, quand la mort vint interrompre ce travail si utile aux chercheurs. Ce labour considérable ne sera cependant pas perdu pour le public : le fils de Barnabé Warée s'occupait de compléter l'ouvrage de son père.

Un classement ingénieux a permis à l'auteur des **Curiosités judiciaires** de présenter, dans un ordre qui facilite les recherches, les innombrables anecdotes qu'il a recueillies sur les origines et les bizarreries du droit, sur le monde judiciaire, magistrats, avocats, juristes, consultants, sur les coutumes, les jugements, les arrêts, etc. Nous extrayons de ce riche recueil quelques anecdotes que Barnabé Warée avait recueillies dans les nombreuses correspondances, les manuscrits, les mémoires inédits qui formaient sa bibliothèque.

On sait quelle fut la vie et quelle fut la fin de Barnabé Brisson. De Legeau rapporte ainsi les circonstances de sa mort : « Les Seize, dans le palais de la Bastille, le firent voyant que M. de Mayenne deschoût de puissance et de force, s'avisèrent d'écrire une lettre au roy d'Espagne pour lui livrer la ville de Paris. Le président Brisson en donna avis à M. de Mayenne, qui étoit en son armée; ce qui ayant été découvert par les Seize, ils firent pendre ledit Brisson dans le petit Châtelet, car telle est la véritable cause que peut de gens ont eue, bien qu'ils puissent pour prétexte dire qu'ils étoient évadés de prison le roy et de tramer avec lui de secrets menées. » Une circonstance singulière de cette affaire, c'est que le bourgeois Jean Rousseau, qui avait écrit Brisson sur les ordres des Seize, et de Bussy-Leclerc en particulier, fut condamné plus tard, pour ce fait, à être pendu et étranglé.

Dans le procès du maréchal de Marillac, le cardinal de Richelieu avait exigé des juges la condamnation de l'accusé, étonné, indigné même de l'avoir obtenu, il s'écria : « Il faut que Dieu accorde aux juges des lumières qu'il refuse aux autres hommes. » Montaigne, le premier président de Bellèvre aimait la bonne chère et se piquait d'avoir le meilleur vin de Paris. Un jour qu'il sortait de la grand chambre, il fut accosté par trois jeunes gentilshommes qui lui remirent respectueusement un placet ainsi conçu : « Nous soupçons très-humblement monseigneur le premier président de vouloir ordonner à son maître d'hôtel de nous donner six bouteilles de son excellent vin de Bourgogne, que nous comptons boire, à telle heure, à tel endroit, à la santé de Sa Grandeur. » Avec une incomparable gravité, M. de Bellèvre prit son crayon et ajouta : « Bon pour douze bouteilles, attendu que je ne suis pas un homme qui se laisse aller à de telles sottises. »

Voici l'épistrophe, par Guy-Patin, de Duret de Chivry, président de la chambre des comptes, mort en 1637, après avoir subi l'opération de la taille de la pierre :  
Ci-gît qui fut le repos,  
Qui fut nourri des mamelles  
De tributs, de tailles, d'impôts,  
De subsides et de gabelles;  
Qui méloit dans ses aliments  
Du jus de dédommements,  
De l'essence du sou pour vivre,  
Passant, songe à te mieux nourrir;  
Car si la taille t'a fait vivre,  
La taille aussi l'a fait mourir.

Quand Achille du Harlay fut élevé à la dignité de premier président, le corps des procureurs vint lui demander sa protection. « Ma protection, dit-il, les fripons ne l'auront pas; les honnêtes gens n'en ont pas besoin. » Dans une affaire de rapt, un tiers des juges assésant, un tiers dormait, l'autre tiers était assés attentif. M. du Harlay dit : « Si messieurs qui causent font comme messieurs qui dorment, messieurs qui écoutent pourraient entendre. » Un procureur général au Parlement passait ses vacances dans un château voisin de la maison de campagne d'un avocat. L'avocat crut devoir aller présenter ses hommages à son procureur général. A la campagne l'étrépuite perd ses rigueurs. L'avocat, fatigué d'une longue promenade, s'assit et mit son chapeau sur sa tête. Le magistrat fut choqué de ce sans-gêne assez excusable. « Autrement, dit le procureur général, les avocats n'auraient pas s'assés ni se couvrir devant les gens du roi (les membres du ministère public). » Parle-moi monsieur le procureur général, répliqua-t-il.

ou vivement Me Fourcroy, vous parlez sans doute d'un temps où les avocats n'avaient ni cas, ni tête. » Le procureur général fut le premier à rire de cette boutade.

En 1732, le Parlement protesta contre une ordonnance qui lui défendait de s'occuper des affaires de l'Église. Le roi reçut fort mal ces protestations, et l'abbé Pucelle, un des députés, fut exilé. Le premier président Portail et les membres du parquet ayant agi mollement dans cette occasion, on afficha sur les portes du palais : « Palais à vendre. Les fondements et le dedans en sont bons ; il n'y a que le portail qui n'en vaut rien, et le portail qui est pourri. »

Épilogue du président Maupeou, père du chancelier :  
C'est un vieux coquin, qui mourut de colère.  
D'avoir fait un coquin plus coquin que son père.  
Henri Estienne parle d'un juge de son temps qui n'avait qu'une formule en matière de procès criminel. Si le prisonnier était vieux : « Pendez! disai-je, il en a fait bien d'autres. » S'il était jeune : « Pendez! pendez! il en ferait bien d'autres. »

L'héritière de la maison de Rohan ayant épousé le comte de Chabot (un nom de poisson), la famille voulut faire casser ce mariage. Me Pucelle, plaçant pour la famille, cita ce vers d'Horace :  
Desinit in piscem mulier formosa superne.  
La légende de saint Yves, patron des avocats, rapporte que, quand il se présenta au paradis avec un grand nombre de religieux, saint Pierre demanda à l'une d'elles : « Qui êtes-vous? » Répondit-elle : « Vous pouvez attendre; le paradis est plein de vos sœurs. » Puis s'adressant à saint Yves : « Et vous? » Répondit-elle : « Vous n'avez pas encore d'homme de loi. » Saint Yves était bien entré; mais, un jour qu'il y avait passé, il se chicanait sur ses titres, et on lui dit : « Tu es au paradis. » Je ne peux résister, dit saint Yves, mais encore faut-il que mon expulsion ne soit signifiée par un huissier. « Huissier d'ajouter que, suivant la légende, saint Yves n'avait jamais trouvé un huissier dans le paradis. On connaît le reste de ce fragment d'homme trouvé dans les anciens bréviaires de Yannes et de Rennes :

*Sentus Pro,  
Briat Frio,  
Advocatus  
Et non latro  
Res miranda  
Populo.*

Le premier président Séguier demandant à un avocat célèbre pourquoi il prêtait souvent l'appui de son talent à des causes détestables : « Eh! monsieur le président, j'en ai tant perdus de bons. » On lui demanda : « Pourquoi avez-vous fait sur le fameux Linguet la charade célèbre :  
Mon premier sert à pendre,  
Mon second mène à pendre,  
Et mon tout mène à pendre.

Linguet lui répondit en écrivant son nom de la manière suivante : Couve le ve (couve laid). Le même Linguet eut l'honneur d'être logé aux frais du roi en son château de la Bastille. Le lendemain de son installation, un homme se présente : « Qui êtes-vous? lui dit Linguet. — Monsieur le président de la Bastille. — Il y a longtemps que vous auriez dû la raser. » Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations; mais celles qui précèdent suffisent pour donner une idée du livre, et nous n'avons pas ici d'autre but.

**CURIOSITÉ (LA)**, tableau de Gérard Terburg; galerie de M. le baron Sellières (Paris). Dans un élégant intérieur hollandais, trois femmes sont réunies. L'une, vêtue d'une pelisse fourrée et coiffée d'un petit bonnet blanc que recouvre une fanchon noire nouée sous le menton, est assise à une table sur laquelle est jeté un tapis de velours pourpre, et écrit une lettre. Derrière elle, et appuyée sur le dossier de sa chaise, une amie indiscrette avance la tête et suit du regard le mouvement de la plume sur le papier. La troisième, debout près de la table, attend avec une patiente nonchalance que la lettre soit terminée; elle est vêtue d'une jupe de satin blanc brodée d'or et d'un corsage rose. Sur un tabouret est un petit chien blanc. Les trois femmes sont charmantes; la pantomime de la curieuse est d'une grâce exquise. Quelques autres figures se voient dans le tableau. La femme qui écrit se tient la testacière; la jeune dame en corsage rose, la légataire; la curieuse, une suivante regardant par-dessus l'épaule ce qu'écrivait sa maîtresse. Mais cette explication est purement admissible. Il est plus vraisemblable, suivant la remarque de M. Chesneau, que les trois personnages de ce tableau sont trois amies dont l'une est en train d'écrire quelque lettre amoureuse ou de libeller un contrat en bonne forme à un important. Quoiqu'il en soit, cette peinture est une des plus délicates, des plus élégantes qu'il ait exécutées Terburg; les têtes, les mains, les étoffes les accessoires sont traités avec une perfection admirable. Ce tableau a figuré dans plusieurs galeries célèbres : il a été payé 3,600 livres à la vente Gaillard de Gagny, en 1762; 10,000 livres à la vente Randon de Boisset, en 1777; 9,000 livres à la vente Rohit, en 1801; 15,000 francs à la vente de la duchesse de Berry, en 1837, et 71,000 francs à la vente San-Donato, en 1868. Il a 0 m. 75 de haut sur

0 m. 61 de large. M. Félix Bracquemond l'a gravé à l'aquatinte.

**CURIOSITÉ** (trésor de LA), titre d'un ouvrage en deux volumes, publié par le libraire Renouard (1857, in-8°, avec vignettes dans le texte). Le but de l'auteur a été de donner un manuel de la curiosité, un guide des curieux. Pour atteindre ce but, il a réimprimé les anciens catalogues en les annotant, en y joignant les prix et les noms des acquéreurs, ainsi que des croquis jetés dans le texte, en donnant le signalement des tableaux, estampes, etc., qui ne se trouvent ni dans nos cabinets ni dans nos ventes de France. Toutes les notions qui résultent de ces documents divers se trouvent condensées et systématiquement dans une introduction due à la plume d'un collectionneur distingué, M. Thibaudau. Cette introduction prend l'histoire de la curiosité au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, elle est écrite par Charles Ier. L'auteur passe ensuite en France, analyse nos premières collections, et particulièrement le catalogue de l'abbé de Marolles. Il montre le goût de la curiosité se développant en Hollande avec la galerie de son école. Ramené à Paris par les noms, leurs adresses et leurs enseignes, leur méthode de travail et leur style. Il analyse leurs polémiques, et trace en se jouant l'histoire très-intéressante de la littérature des catalogues. Les dernières pages sont consacrées à des descriptions de vastes collections d'Horace Walpole. M. Thibaudau avait le dessin de décrire ensuite la galerie de Philippe-Egalité et celle du ministre de Calonne, en lui de s'arrêter, parmi les amateurs du xviii<sup>e</sup> siècle, sur les noms de Talleyrand, de Talleyrand, ne voulant pas, comme il le disait, s'exposer au danger de toucher aux amours-propres contemporains. La mort l'empêcha d'achever son œuvre.

Tout est relatif à la justice à cette introduction, ainsi qu'un dessin et aux recherches de M. Charles Blanc, on a reproché à ce dernier d'avoir manqué de méthode; de ne s'être pas borné aux catalogues vraiment dignes de ce nom, mais d'avoir inclus dans ceux qu'il a choisis les notes de l'appréciateur; de n'avoir pas établi entre ces divers catalogues une sorte de concordance qui permît au lecteur de suivre, en remontant de haut en bas, et de bas en haut, l'objet d'art, d'en comparer les prix divers, d'en constater la valeur progressive ou décroissante, d'en connaître les propriétaires successifs, en un mot d'en suivre l'histoire dans toute la mesure de l'histoire. M. Charles Blanc a placé les catalogues dans l'ordre chronologique; les uns sont complets, les autres notés, et les autres en partie. Il dit encore du catalogue de l'abbé de Marolles, qu'il est enrichi de petites notices faites par Gersaint, et très-bien faites, comme toutes celles de cet excellent catalogue de Gersaint, qui sont de véritables livres d'art. Il dit encore du catalogue de l'abbé de Marolles, qu'il est enrichi de petites notices faites par Gersaint, et très-bien faites, comme toutes celles de cet excellent catalogue de Gersaint, qui sont de véritables livres d'art. Il dit encore du catalogue de l'abbé de Marolles, qu'il est enrichi de petites notices faites par Gersaint, et très-bien faites, comme toutes celles de cet excellent catalogue de Gersaint, qui sont de véritables livres d'art.

**CURIEUX** s. m. (kur-ri-us). Entom. Genre de Coléoptères de la famille des longicornes.

**CURIUS DENTATUS** (Manius), consul romain l'an 290 av. J.-C. Il acheva la guerre des Samnites, qui, hors d'état de continuer la lutte, demandèrent la paix. Le Sénat les renvoya à Curius. Ils le trouvèrent à sa villa, assis sur un siège de bois et mangeant des figues. Curius marcha contre les Samnites, qui avaient partagé leur royaume, et dévasta leur pays. Nommé de nouveau consul en 276, il cassa l'armée de Pyrrhus près de Bénévent et obtint les honneurs du triomphe. Le Sénat vota le récompenser par des vastes concessions de terres; mais il n'en accepta que sept arpents. Dans la suite, il soumit les Lucanians et employa sa part du butin à conduire à Rome les eaux du fleuve Anio. Curius Dentatus, qui est resté l'un des types traditionnels du vieux Romain, fut trois fois consul et deux fois honoré du triomphe. On fait souvent allusion au désintéressement de Curius :  
« Après un quart d'heure, les cierges se rallumèrent : on se leva, et l'Assemblée masculine s'éleva pour faire place à l'Assemblée féminine. J'aurais bien voulu assister à la cérémonie, et je me cachai dans le coin le plus obscur de l'église; mais je fus découvert par le mandit sacristain; en vain j'alléguai le besoin d'achever mes oraisons : « Vous revenez, drez mercredi, a me répondit-il. Enfin, j'offris de l'argent, qui fut refusé avec une fierté digne d'un Curius. »

**CURIEUX** s. m. (kur-mi). Sorte de boisson fermentée, fabriquée avec de l'orge. « Vieux mot. »  
**CURMILACA**, ville de l'ancienne Gaule, dans la Belgique II; c'est aujourd'hui le village de Cormelles, dans le département de l'Oise.

**CURNE (LA)**, érudit français. V. SAINT-PALAIS.

**CURNIER (Léon)**, industriel et homme politique français. Il resta fort longtemps à la tête d'une importante fabrique de châles et de soieries à Nîmes. Il reçut, en 1839, la décoration de la Légion d'honneur, après avoir obtenu pour ses produits plusieurs médailles aux expositions industrielles. Après la révolution de 1848, M. Curnier appuya la candidature à la présidence de la République du général Cavaignac, qui fut élu. Il fut nommé archevêque de Paris son parent, M. Sibour, puis il adhéra à la politique de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Curnier fut élu à Nîmes, avec l'appui du gouvernement, membre du Corps législatif. Il fut nommé, en 1856, receveur général du département du Gard. On a de lui une étude historique et littéraire intitulée : *le Cardinal de Retz et son temps* (1853, 2 vol. in-8°).

**CURMILACA**, ville de l'ancienne Gaule, dans la Belgique II; c'est aujourd'hui le village de Cormelles, dans le département de l'Oise.

**CURNE (LA)**, érudit français. V. SAINT-PALAIS.

**CURNIER (Léon)**, industriel et homme politique français. Il resta fort longtemps à la tête d'une importante fabrique de châles et de soieries à Nîmes. Il reçut, en 1839, la décoration de la Légion d'honneur, après avoir obtenu pour ses produits plusieurs médailles aux expositions industrielles. Après la révolution de 1848, M. Curnier appuya la candidature à la présidence de la République du général Cavaignac, qui fut élu. Il fut nommé archevêque de Paris son parent, M. Sibour, puis il adhéra à la politique de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Curnier fut élu à Nîmes, avec l'appui du gouvernement, membre du Corps législatif. Il fut nommé, en 1856, receveur général du département du Gard. On a de lui une étude historique et littéraire intitulée : *le Cardinal de Retz et son temps* (1853, 2 vol. in-8°).

**CURRENTE CALAMO**, mots qui signifient littéralement *au courant de la plume*, c'est-à-dire rapidement, sans beaucoup de réflexion. Un homme disait de son cheval qu'il allait de Paris à Versailles en un quart d'heure, *comme un courant calamo*. C'est apparemment le même qui écrivit un jour *ex libris* dans son chapeau. Les écrivains français ont fait un usage fréquent de cette expression :  
« Oui, j'ai lu vos vers sur la statue; ils me font trop d'honneur, mais sont excellents. En voyant sur cette statue que ne venait pas les vôtres, ce sont de ceux qu'on fait *currenente calamo*, et qui ne prétendent à rien. »

**CURSUS** s. m. (kur-sif, i-ve — du lat. *currere*, courir). Calligr. Tracé avec rapidité, à la main courante : *Ecriture cursiva*. L'alphabet sémitique devait être l'alphabet cursif de l'Orient assyrien et persan. (Rem.)  
— Fig. Bref, rapide, concis : *Un langage cursif succède à un langage développé*. (Anipère.) f. nus.  
— s. f. *Ecriture cursive* : *Quelle était l'écriture ordinaire de Dauglars? — Une belle cursive*. (Alex. Dan.)  
— ANTONYMES. Anglaise et américaine, bâtarde, financière, gothique, ronde, à main posée.

**CURSUS** (Pierre), littérateur et poète italien, né à Carpignano au xv<sup>e</sup> siècle. Il professa avec succès la rhétorique à Rome. Il est surtout connu par ses cinq satires qu'il a écrits avec Erasme. Ses principaux écrits sont : *Defensio pro Italia* (Rome, 1535, in-4°) et *Poema Phœnicum* (1589, in-16).

**CURSIVEMENT** adv. (kur-si-ve-man — rad. *cursif*). En écriture cursive : *Ecrire cursivement*. f. Peu usité.

**CURSONIE** s. f. (kur-so-ni-é). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les Andes du Pérou.

**CURTI** (Girolamo, dit le Dentonne), peintre italien. V. DENTONNE.

**CURRI** s. m. (kur-ri-us). Entom. Genre de Coléoptères de la famille des longicornes.

**CURIUS DENTATUS** (Manius), consul romain l'an 290 av. J.-C. Il acheva la guerre des Samnites, qui, hors d'état de continuer la lutte, demandèrent la paix. Le Sénat les renvoya à Curius. Ils le trouvèrent à sa villa, assis sur un siège de bois et mangeant des figues. Curius marcha contre les Samnites, qui avaient partagé leur royaume, et dévasta leur pays. Nommé de nouveau consul en 276, il cassa l'armée de Pyrrhus près de Bénévent et obtint les honneurs du triomphe. Le Sénat vota le récompenser par des vastes concessions de terres; mais il n'en accepta que sept arpents. Dans la suite, il soumit les Lucanians et employa sa part du butin à conduire à Rome les eaux du fleuve Anio. Curius Dentatus, qui est resté l'un des types traditionnels du vieux Romain, fut trois fois consul et deux fois honoré du triomphe. On fait souvent allusion au désintéressement de Curius :  
« Après un quart d'heure, les cierges se rallumèrent : on se leva, et l'Assemblée masculine s'éleva pour faire place à l'Assemblée féminine. J'aurais bien voulu assister à la cérémonie, et je me cachai dans le coin le plus obscur de l'église; mais je fus découvert par le mandit sacristain; en vain j'alléguai le besoin d'achever mes oraisons : « Vous revenez, drez mercredi, a me répondit-il. Enfin, j'offris de l'argent, qui fut refusé avec une fierté digne d'un Curius. »

**CURMILACA**, ville de l'ancienne Gaule, dans la Belgique II; c'est aujourd'hui le village de Cormelles, dans le département de l'Oise.

**CURNE (LA)**, érudit français. V. SAINT-PALAIS.

**CURNIER (Léon)**, industriel et homme politique français. Il resta fort longtemps à la tête d'une importante fabrique de châles et de soieries à Nîmes. Il reçut, en 1839, la décoration de la Légion d'honneur, après avoir obtenu pour ses produits plusieurs médailles aux expositions industrielles. Après la révolution de 1848, M. Curnier appuya la candidature à la présidence de la République du général Cavaignac, qui fut élu. Il fut nommé archevêque de Paris son parent, M. Sibour, puis il adhéra à la politique de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Curnier fut élu à Nîmes, avec l'appui du gouvernement, membre du Corps législatif. Il fut nommé, en 1856, receveur général du département du Gard. On a de lui une étude historique et littéraire intitulée : *le Cardinal de Retz et son temps* (1853, 2 vol. in-8°).

**CURRENTE CALAMO**, mots qui signifient littéralement *au courant de la plume*, c'est-à-dire rapidement, sans beaucoup de réflexion. Un homme disait de son cheval qu'il allait de Paris à Versailles en un quart d'heure, *comme un courant calamo*. C'est apparemment le même qui écrivit un jour *ex libris* dans son chapeau. Les écrivains français ont fait un usage fréquent de cette expression :  
« Oui, j'ai lu vos vers sur la statue; ils me font trop d'honneur, mais sont excellents. En voyant sur cette statue que ne venait pas les vôtres, ce sont de ceux qu'on fait *currenente calamo*, et qui ne prétendent à rien. »

**CURSUS** s. m. (kur-sif, i-ve — du lat. *currere*, courir). Calligr. Tracé avec rapidité, à la main courante : *Ecriture cursiva*. L'alphabet sémitique devait être l'alphabet cursif de l'Orient assyrien et persan. (Rem.)  
— Fig. Bref, rapide, concis : *Un langage cursif succède à un langage développé*. (Anipère.) f. nus.  
— s. f. *Ecriture cursive* : *Quelle était l'écriture ordinaire de Dauglars? — Une belle cursive*. (Alex. Dan.)  
— ANTONYMES. Anglaise et américaine, bâtarde, financière, gothique, ronde, à main posée.

**CURSUS** (Pierre), littérateur et poète italien, né à Carpignano au xv<sup>e</sup> siècle. Il professa avec succès la rhétorique à Rome. Il est surtout connu par ses cinq satires qu'il a écrits avec Erasme. Ses principaux écrits sont : *Defensio pro Italia* (Rome, 1535, in-4°) et *Poema Phœnicum* (1589, in-16).

**CURSIVEMENT** adv. (kur-si-ve-man — rad. *cursif*). En écriture cursive : *Ecrire cursivement*. f. Peu usité.

**CURSONIE** s. f. (kur-so-ni-é). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les Andes du Pérou.

**CURTI** (Girolamo, dit le Dentonne), peintre italien. V. DENTONNE.

**CURRI** s. m. (kur-ri-us). Entom. Genre de Coléoptères de la famille des longicornes.

**CURIUS DENTATUS** (Manius), consul romain l'an 290 av. J.-C. Il acheva la guerre des Samnites, qui, hors d'état de continuer la lutte, demandèrent la paix. Le Sénat les renvoya à Curius. Ils le trouvèrent à sa villa, assis sur un siège de bois et mangeant des figues. Curius marcha contre les Samnites, qui avaient partagé leur royaume, et dévasta leur pays. Nommé de nouveau consul en 276, il cassa l'armée de Pyrrhus près de Bénévent et obtint les honneurs du triomphe. Le Sénat vota le récompenser par des vastes concessions de terres; mais il n'en accepta que sept arpents. Dans la suite, il soumit les Lucanians et employa sa part du butin à conduire à Rome les eaux du fleuve Anio. Curius Dentatus, qui est resté l'un des types traditionnels du vieux Romain, fut trois fois consul et deux fois honoré du triomphe. On fait souvent allusion au désintéressement de Curius :  
« Après un quart d'heure, les cierges se rallumèrent : on se leva, et l'Assemblée masculine s'éleva pour faire place à l'Assemblée féminine. J'aurais bien voulu assister à la cérémonie, et je me cachai dans le coin le plus obscur de l'église; mais je fus découvert par le mandit sacristain; en vain j'alléguai le besoin d'achever mes oraisons : « Vous revenez, drez mercredi, a me répondit-il. Enfin, j'offris de l'argent, qui fut refusé avec une fierté digne d'un Curius. »

**CURMILACA**, ville de l'ancienne Gaule, dans la Belgique II; c'est aujourd'hui le village de Cormelles, dans le département de l'Oise.

**CURNE (LA)**, érudit français. V. SAINT-PALAIS.

**CURNIER (Léon)**, industriel et homme politique français. Il resta fort longtemps à la tête d'une importante fabrique de châles et de soieries à Nîmes. Il reçut, en 1839, la décoration de la Légion d'honneur, après avoir obtenu pour ses produits plusieurs médailles aux expositions industrielles. Après la révolution de 1848, M. Curnier appuya la candidature à la présidence de la République du général Cavaignac, qui fut élu. Il fut nommé archevêque de Paris son parent, M. Sibour, puis il adhéra à la politique de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Curnier fut élu à Nîmes, avec l'appui du gouvernement, membre du Corps législatif. Il fut nommé, en 1856, receveur général du département du Gard. On a de lui une étude historique et littéraire intitulée : *le Cardinal de Retz et son temps* (1853, 2 vol. in-8°).

**CURRENTE CALAMO**, mots qui signifient littéralement *au courant de la plume*, c'est-à-dire rapidement, sans beaucoup de réflexion. Un homme disait de son cheval qu'il allait de Paris à Versailles en un quart d'heure, *comme un courant calamo*. C'est apparemment le même qui écrivit un jour *ex libris* dans son chapeau. Les écrivains français ont fait un usage fréquent de cette expression :  
« Oui, j'ai lu vos vers sur la statue; ils me font trop d'honneur, mais sont excellents. En voyant sur cette statue que ne venait pas les vôtres, ce sont de ceux qu'on fait *currenente calamo*, et qui ne prétendent à rien. »

**CURSUS** s. m. (kur-sif, i-ve — du lat. *currere*, courir). Calligr. Tracé avec rapidité, à la main courante : *Ecriture cursiva*. L'alphabet sémitique devait être l'alphabet cursif de l'Orient assyrien et persan. (Rem.)  
— Fig. Bref, rapide, concis : *Un langage cursif succède à un langage développé*. (Anipère.) f. nus.  
— s. f. *Ecriture cursive* : *Quelle était l'écriture ordinaire de Dauglars? — Une belle cursive*. (Alex. Dan.)  
— ANTONYMES. Anglaise et américaine, bâtarde, financière, gothique, ronde, à main posée.

**CURSUS** (Pierre), littérateur et poète italien, né à Carpignano au xv<sup>e</sup> siècle. Il professa avec succès la rhétorique à Rome. Il est surtout connu par ses cinq satires qu'il a écrits avec Erasme. Ses principaux écrits sont : *Defensio pro Italia* (Rome, 1535, in-4°) et *Poema Phœnicum* (1589, in-16).

**CURSIVEMENT** adv. (kur-si-ve-man — rad. *cursif*). En écriture cursive : *Ecrire cursivement*. f. Peu usité.

**CURSONIE** s. f. (kur-so-ni-é). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les Andes du Pérou.

**CURTI** (Girolamo, dit le Dentonne), peintre italien. V. DENTONNE.

**CURTATONE**, village d'Italie, prov. et à 8 kilom. de Mantoue, célèbre par un combat qui y fut livré le 29 mai 1848.

**Curtatone et Montanara** (COMBAT DE). Le 28 mai, le bruit d'une concentration de troupes autrichiennes vers Mantoue s'étant répandue, le général autrichien Bava en donna avis au général toscan César de Laugier, afin que celui-ci surveillât le passage du Mincio, et empêchât une attaque sur les derrières du petit corps toscan, formé de 6,000 hommes. Dans la matinée du 29, Bava fit ordonner au général de Laugier la retraite sur Gêto, où les troupes piémontaises se réunissaient à cause d'un mouvement en avant de l'armée autrichienne commandée par le maréchal Radetzki en personne. Les troupes toscanes se disposaient à lever le camp, lorsque les premières colonnes ennemies furent signalées. Toute retraite devint dès lors impossible. En face de forces six fois plus nombreuses, en présence d'une cavalerie excellente et de 40 pièces de canon, de jeunes troupes comme celles de Laugier ne pouvaient se retirer sans s'exposer à une déroute complète. On se décida donc à garder les positions occupées, et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général de Laugier parvint les rangs, encourageant tout le monde à faire son devoir et à soutenir l'honneur du nom italien. Vers 10 heures, un régiment de ligne toscan, un bataillon du 10<sup>e</sup> de ligne napolitain et quelques compagnies de tirailleurs. La principale attaque de l'ennemi fut d'abord dirigée contre Curtatone, où, pendant quatre heures, les Italiens soutinrent le combat sans éprouver de pertes sensibles. Le bataillon universitaire de Pise, commandé par le professeur Mossotti, avait été tenu jusqu'alors en réserve; mais la supériorité numérique de l'ennemi rendit bientôt nécessaire l'emploi de ce secours. A ce moment, l'explosion d'un caisson tua presque tous les artilleurs toscans. Cette journée fut féconde en traits de bravoure de nos professeurs qui n'avaient jamais manié le mousquet, des étudiants qui n'avaient jamais vu le feu, marchant à l'ennemi comme de vieux soldats. L'école de l'université de Pise s'était donné rendez-vous dans les champs de Curtatone; Ferrucci, l'un des premiers latinistes d'Italie; Piria, chimiste d'un haut mérite; Pilla, professeur de géologie d'un grand renom dans la science; Montanelli, professeur de droit, et plus tard l'un des chefs du gouvernement provisoire de Toscane. Pilla, atteint par un boulet, expira quelques moments après l'engagement en disant : « Je n'ai qu'un regret, celui d'avoir fait si peu pour la cause italienne. » Montanelli, blessé très-grèvement, fut ramassé par l'ennemi sur le champ de bataille, et resta prisonnier de l'Autriche pendant plusieurs jours.

Les Autrichiens tentèrent de couper la retraite aux Toscans; mais, grâce aux héroïques efforts du bataillon universitaire, cette tentative fut paralysée. Après quatre ou cinq heures de combat, les intrépides défenseurs de Curtatone, formés en colonne serrée, prirent la route de Gêto, sans être trop vivement poursuivis par l'ennemi, dont les forces étaient surtout tournées contre Montanara. De Laugier, vétéran des guerres de l'Empire, se montra à la fois bon général et soldat intrépide. Il avait, par deux fois, couronné un excellent Giovannielli l'ordre de se retirer; mais les deux messages étaient tombés sous les balles ennemies, et lorsqu'un officin Giovannielli fut averti, il était écarté au point qu'il dut se frayer un passage par les armoes. Les pertes furent très-graves : plusieurs officiers supérieurs tombèrent sur le champ de bataille; d'autres furent faits prisonniers avec des compagnies entières; deux ou trois drapeaux et quatre canons furent les trophées remportés par les impériaux. Mais leur victoire fut achetée chèrement, car ils eurent près de 1,000 hommes hors de combat, ce qui s'expliquait par les grandes masses qu'ils présentaient au feu des Toscans. Le 10<sup>e</sup> napolitain protégea bravement la retraite des deux colonnes toscanes sur Gêto et Marcaria. Ce glorieux fait d'armes excita l'admiration des Autrichiens eux-mêmes, et Radetzki ne put s'empêcher de complimenter les prisonniers sur la valeur dont ils avaient fait preuve dans une lutte aussi inégale.

**CURTÉS** adj. m. (kur-té-iss). Ancienne forme du mot COURTOIS.

**CURTI** (Girolamo, dit le Dentonne), peintre italien. V. DENTONNE.

**CURTI** (François), peintre et graveur italien, né à Bologne en 1603, mort à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Il est surtout connu pour ses estampes gravées au burin dans la manière de Chérubin Albert. Ses travaux les plus estimés sont : seize portraits et les gravures des *Principes du dessin* d'après le Guerchin.

**CURTI** (Pierre), jésuite italien, né à Rome en 1711, mort en 1762. Il professa l'hébreu au collège romain et publia de nombreuses et savantes dissertations dans lesquelles il se montra subtil et savant métaphysicien. Nous

**CURTATONE**, village d'Italie, prov. et à 8 kilom. de Mantoue, célèbre par un combat qui y fut livré le 29 mai 1848.

**Curtatone et Montanara** (COMBAT DE). Le 28 mai, le bruit d'une concentration de troupes autrichiennes vers Mantoue s'étant répandue, le général autrichien Bava en donna avis au général toscan César de Laugier, afin que celui-ci surveillât le passage du Mincio, et empêchât une attaque sur les derrières du petit corps toscan, formé de 6,000 hommes. Dans la matinée du 29, Bava fit ordonner au général de Laugier la retraite sur Gêto, où les troupes piémontaises se réunissaient à cause d'un mouvement en avant de l'armée autrichienne commandée par le maréchal Radetzki en personne. Les troupes toscanes se disposaient à lever le camp, lorsque les premières colonnes ennemies furent signalées. Toute retraite devint dès lors impossible. En face de forces six fois plus nombreuses, en présence d'une cavalerie excellente et de 40 pièces de canon, de jeunes troupes comme celles de Laugier ne pouvaient se retirer sans s'exposer à une déroute complète. On se décida donc à garder les positions occupées, et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général de Laugier parvint les rangs, encourageant tout le monde à faire son devoir et à soutenir l'honneur du nom italien. Vers 10 heures, un régiment de ligne toscan, un bataillon du 10<sup>e</sup> de ligne napolitain et quelques compagnies de tirailleurs. La principale attaque de l'ennemi fut d'abord dirigée contre Curtatone, où, pendant quatre heures, les Italiens soutinrent le combat sans éprouver de pertes sensibles. Le bataillon universitaire de Pise, commandé par le professeur Mossotti, avait été tenu jusqu'alors en réserve; mais la supériorité numérique de l'ennemi rendit bientôt nécessaire l'emploi de ce secours. A ce moment, l'explosion d'un caisson tua presque tous les artilleurs toscans. Cette journée fut féconde en traits de bravoure de nos professeurs qui n'avaient jamais manié le mousquet, des étudiants qui n